

La Clenche

Trois ans. Trois ans que mon conjoint et moi travaillions d'arrache-pied à la rénovation de notre maison. Un travail de longue haleine et un vrai gouffre financier, mais cette maison en avait bien besoin. Construite au début du vingtième siècle, cette demeure avait déjà subi de nombreuses modifications. Cependant, le réseau électrique tout comme le réseau sanitaire n'avaient pas changé depuis plusieurs décennies. Quant à l'isolation, elle était tout bonnement inexistante.

Ma grand-mère m'en avait beaucoup appris sur cette bâtisse – elle en était propriétaire avant de me la céder. Nos travaux de démolition nous confirmaient ses dires : au siècle dernier, il n'y avait que deux pièces au rez-de-chaussée, de même qu'à l'étage. Un grenier assez haut recouvrait le tout. Deux familles avaient vécu là durant quelques années, partageant le même escalier entre les deux pièces. La famille qui occupait la pièce donnant sur la route avait ainsi creusé une entrée vers l'escalier commun dont ils devaient enjamber les deux premières marches d'un coup pour pouvoir y accéder. Les murs intérieurs, bien que faits de briques, ne devaient pas avoir une isolation acoustique optimale, sans même parler du plancher de l'étage.

Au fur et à mesure que les années passèrent, on y ajouta des annexes qui serviraient d'étables, ensuite de toilettes, d'établis et de poulailler. Une troisième pièce de vie vint s'ajouter au rez-de-chaussée, qui devint la cuisine. Les deux familles avaient quitté la maison depuis longtemps. Nombreux avaient été les locataires et les changements. Nombreux furent les morts en ces murs aussi, probablement.

Je tentais de ne pas trop y songer alors que je me rendais seule dans la demeure en cours de rénovation totale. Poussant la porte d'entrée, j'activai les fusibles un à un. Nous avions pris l'habitude de couper l'électricité de toute la maison en la quittant, sauf le disjoncteur relié aux panneaux solaires qui ornait désormais le toit, côté jardin. En effet, les travaux étaient tels qu'il nous était impossible de vivre dans cette maison. Mais enfin, la fin était proche.

Le rez-de-chaussée n'était pas encore achevé. Il manquait encore quelques plaques de plâtre par-ci par-là ainsi que le carrelage. Puis, les finitions : peinture, joints, moulures aux endroits nécessaires, ...

Je grimpai l'escalier centenaire, me disant qu'il faudrait bientôt le poncer. Ça allait encore être un fameux travail... sans parler de la poussière que cela générerait.

La poussière : c'était ma mission pour ce soir. Venir à bout des restes du plâtre que l'on avait poncé quelques jours plus tôt dans le couloir du deuxième étage, qui était un grenier autrefois. Une fois que ça serait fait, on cesserait enfin d'amener de la poussière dans les pièces du premier étage qui, elles, étaient presque terminées. Aussi, on pourrait peindre ce couloir et on en aurait fini avec la peinture pour tous les étages. Bonheur !

« Poc ! »

Le détecteur de mouvements m'avait repérée. La lumière fit fuir les ombres dans le couloir alors que je m'y engageais. Je m'arrêtai sur le premier palier et jetai un œil dans ce qui serait notre chambre d'amis. C'est dingue ce qu'un coup de pinceau pouvait tout changer dans l'aspect d'une pièce ! On ne voyait plus les plaques de plâtre et leurs joints immenses. Tout était unifié et, bien que cette chambre fût déjà lumineuse auparavant, la luminosité qui irradiait là faisait beaucoup de bien au moral.

« Si tout va bien, on emménage après l'été » me dis-je.

Motivée, je quittai la chambre et entrai en face, dans la salle de bain. Elle était presque finie, elle aussi. Une grosse semaine de boulot et on pourrait prendre sa douche. On avait entreposé là tout le matériel nécessaire aux finitions de la chambre et du couloir, pour laisser de la place dans ces derniers. J'agrippai donc l'aspirateur de chantier et me dirigeai vers l'escalier menant vers l'ancien grenier.

Une sensation étrange me parcourut. J'étais seule, dans cette immense maison, et j'allais au grenier. Heureusement, ce n'en était plus un. Une partie avait été transformée en chambre et l'autre, sous les panneaux solaires, en dressing. Petite, j'avais grandi dans une chambre à trois portes : l'une donnait sur le palier, la seconde vers la chambre de mes parents et la dernière menait au grenier de la maison familiale. Un grenier en tous points identique à celui-ci avant sa transformation, hormis que le grenier de mes parents était plus difficilement aménageable à cause du toit nettement plus bas.

Lorsque j'étais gamine, la cave et le grenier étaient des endroits qui me terrifiaient. J'y imaginai des tas de créatures monstrueuses et sanguinaires. Les ténèbres qui règnent en ces lieux cultivant cette angoisse, je tentais un maximum d'éviter ces lieux ou de ne m'y rendre qu'accompagnée.

Armée de mon aspirateur de chantier, je fis disparaître ces cauchemars d'enfant en même temps que la poussière qui trônait sur l'escalier depuis trop longtemps. Il y en avait une fameuse couche et je ne réussis pas à tout récurer. Cependant le plus gros se trouvait à présent dans le sac de la machine. Le reste partirait en même temps que le ponçage de ce second escalier...

L'aspirateur était lourd et l'escalier plus raide que celui du premier étage. Le boucan que cette machine produisait était infernal. J'étais contente d'arriver au palier et d'éteindre l'appareil quelques minutes. Là, je jetai un œil à la fenêtre encore tâchée de quelques moisissures. On ne nettoie pas souvent la fenêtre d'un grenier, mais à présent qu'il était aménagé, il faudrait que je remédie à cela assez vite. Dehors il faisait encore jour, bien que le soleil commence à décliner derrière le toit du voisin.

« Allez courage ! me dis-je. Plus que la chambre et le dressing et ça sera fini pour ce soir. »

La Clenche

Doris Facciolo

Ces deux pièces étaient déjà peintes et le parquet recouvrait tout le sol de l'étage. Les meubles de la chambre y trônaient déjà, cependant tout était recouvert d'une épaisse pellicule de poussière blanche. Nous avons eu beau fermer les portes, les particules de plâtre s'infiltraient partout. Même l'intérieur de la garde-robe en était recouvert, à mon grand désespoir.

J'entrepris d'aspirer le dressing en premier, il n'y avait là aucun meuble pour gêner mes mouvements et la pièce était plus petite que la chambre, elle sera plus vite propre et je pourrais passer à la suivante.

Me voici donc à nouveau armée de mon aspirateur en train de pourfendre la crasse. J'avais appuyé sur l'interrupteur, pas encore recouvert de son cache, pour y voir plus clair. Je fermai alors l'unique porte pour chasser la poussière qui se trouvait derrière et continuai mon travail. Il faisait chaud dans cette pièce mansardée et sans fenêtre. L'air chaud que rejetait mon compagnon électrique n'arrangeait pas la situation. Suintante, je me dirigeai vers la porte pour amener un peu d'air... et me rendis compte que mon compagnon n'avait pas placé de clenche de ce côté de la porte.

« Nom de Dieu ! » jurais-je, énervée.

J'analysai la porte pour trouver un moyen de l'ouvrir, mais de ce côté, il n'y en avait aucun. Rien ne dépassait de la serrure et le loquet était conçu de façon à ce qu'il soit impossible de l'ouvrir avec une banale tige rigide.

Chaud. J'avais trop chaud. Je coupai le jus de l'aspirateur à la forme de R2D2, au moins il ne ferait pas *encore plus chaud*. L'appareil pour la ventilation double flux était installé derrière une paroi du dressing, mais il n'était pas activé et on ne pouvait le faire qu'à partir du rez-de-chaussée. Malheureusement pour moi, il n'y avait aucune fenêtre et aucun autre moyen de ventiler cette pièce. Il fallait que j'évite de trop bouger pour ne pas avoir trop chaud... ni trop soif.

Je commençais à réaliser la situation dans laquelle je me trouvais : j'étais enfermée dans ma propre maison au second étage côté jardin dans une pièce sans fenêtre, sans aucun moyen de communication, sans même une montre pour m'indiquer combien de temps je poireautais là, et, cerise sur le gâteau, avec la radio branchée sur une fréquence « spécial années soixante » à l'étage inférieur et sur un volume qui empêcherait le plus puissant de mes cris d'être entendu.

« A L'AIIIIIIIDE ! » hurlais-je tout de même. Plusieurs fois.

Mes parents vivent dans la maison mitoyenne à la mienne, cependant, nous avons ajouté une couche de dix centimètres d'isolant sur toute la surface du mur mitoyen. De plus, mon père devait probablement être sur son ordinateur avec le casque sur les oreilles et ma mère devant la télévision, dix mètres plus bas que ma position. Aucune chance d'être entendue.

Pas de panique ! Surtout pas de panique !

Mon conjoint était chez un ami ce soir et je n'avais aucune idée de l'heure à laquelle il comptait rentrer. Probablement d'ici deux ou trois heures. Ho, non, tant que ça ?

J'observai ce que j'avais autour de moi qui pourrait s'avérer utile : l'aspirateur R2D2, des rebus de parquet, quelques vis, des lames pour scie-sauteuse, un burin, du carton, une loque à poussière et un tournevis cassé.

« Bon, bon, bon. Qu'aurait fait MacGyver avec un inventaire pareil ? »

Je commençai par les vis et tentai d'en insérer une entre la porte et le loquet, sans succès. Trop grosse. J'essayai la même chose avec un morceau de parquet : trop gros. Un carton ? Trop fragile. Quant au tournevis cassé, il ne rentrait pas non plus.

Le désespoir me submergea et je m'effondrai dans un coin de la pièce. J'étais loin d'être un as du bricolage et de la débrouille dans des situations de ce genre. C'est là que toute l'horreur de mon emprisonnement pris réalité : la radio crachait vraiment une musique de merde et j'allais devoir subir ça pendant plusieurs heures.

Je tentai de faire abstraction de la chaleur, de la radio et de ma condition et m'installait le plus confortablement possible – c'est-à-dire en ayant mal aux fesses et au dos – et fermai les yeux. Dormir, je n'avais que ça pour faire passer le temps.

Je me remémorai le grenier comme il l'était lorsque nous avons pris possession de la maison : le toit n'était constitué que de tuiles posées sur des poutres, lesquelles étaient recouvertes de cartons que l'ancien locataire avait cloués. Il s'imaginait peut-être ainsi éviter les courants d'air... mais son isolation ne valait rien, à part nous donner du travail pour plusieurs heures à arracher chaque clou. De grosses toiles d'araignées pendaient de ce plafond en carton et je détestais monter là-haut rien que pour ça. J'ai une sainte horreur de ces bestioles à huit pattes. Quant au plancher, il datait de la construction de la bâtisse, soit de plus d'un siècle. Du chêne véritable, aucun doute. Mais avec le temps, les lattes de bois s'étaient gondolées. Un couple d'oiseaux avait fait son nid dans un coin, sous les tuiles. Vu la rigidité de la chose, il ne devait pas dater de la veille. Quelques chaînes rouillées pendaient aussi des énormes poutres de chêne. Aucune idée de l'utilisation qu'on en avait faite ici, mais cela donnait un air vraiment lugubre à cet endroit déjà fort ténébreux.

J'ouvris subitement les yeux, ayant la dérangeante sensation d'être observée. Un frisson me parcourut alors que je scrutais mon environnement, pourtant il n'y avait rien de différent.

« Pas de panique » me répétais-je.

Je fermai les yeux à nouveau.

La Clenche

Doris Facciolo

Petite, j'avais souvent l'impression que *quelque-chose* descendait les escaliers du grenier pour venir gratter à la porte de ma chambre, juste à côté de mon lit. Quelque-chose ou quelqu'un. Armé d'un couteau, c'est plus silencieux et plus sanglant. Un meurtre ne peut pas être propre, ça doit gicler. Un meurtre *doit* être horrible, choquant. Alors je me cachais sous mes couvertures et tentais de faire le moins de bruit possible, espérant que le meurtrier ne me verrait pas. Hors je savais que si quelqu'un venait pour me tuer, il me verrait. Il saurait que je suis là, quoi que je fasse. Mais je me cachais tout de même, et tentait me m'endormir malgré les bruits du grenier.

Un sourire se dessina sur mes lèvres, là-haut dans le grenier aménagé. Que pouvait-on bien inventer quand on était gosse. Bizarrement, mon imagination était plus fertile en songes sanglants qu'en féerie. Pourtant, rien ne m'y prédisposait. Allez savoir pourquoi...

Le vieux morceau de rock'n roll qui passait à la radio crachouilla et l'éclairage se mit à danser sur le même rythme, ajoutant une atmosphère glauque à ma prison.

« Ha, non ! Tu ne vas pas me lâcher maintenant ! » gémis-je à l'attention de la lumière.

Pas de panique, surtout pas de panique...

J'allais devenir folle. Comme ces milliers de gens qu'on avait emprisonné pour un oui ou pour un non au moyen-âge, dans des cellules minuscules où il leur était impossible de s'étendre ou de tenir debout. Le temps et la fatigue les rendaient fous. A leur place, je n'aurais pas tenu plus de quelques heures. Pourtant leur emprisonnement pouvait parfois durer toute une vie.

Pas de panique, surtout pas de panique...

Heureusement, je n'étais pas dans la même situation. Mon enfermement ne durerait pas plus d'environ trois heures maximum, d'après mes estimations. Aussi, j'avais la possibilité de m'allonger, de m'asseoir, et même de marcher. Que demander de plus ?

« Une putain de clenche » me répondis-je.

La lumière se stabilisa, de même que la radio. Le court-circuit n'avait malheureusement pas modifié la fréquence, toujours branchée sur la soirée spéciale années soixante. Quelle plaie ! Pourtant il y avait aussi de bons morceaux dans ces années-là. Pourquoi est-ce que l'on n'entendait pas les Beatles, par exemple ? Pourquoi se focaliser sur des musiques totalement inconnues – et merdiques, j'insiste – ?

Dehors, le vent soufflait. Je l'entendais s'engouffrer dans les conduits d'aération. On aurait dit une âme en peine en train de hurler sa douleur, ajoutant un côté sinistre à ma situation. Vu la chaleur qu'il avait fait ce jour-là, ce n'était pas étonnant qu'un orage pointe ses éclairs. Bon, au moins, il ferait moins chaud.

D'un coup, tout s'assombrit. La radio se tut et les ténèbres m'envahirent.

« Il ne manquait plus que ça » lançais-je après un gros soupir.

Le noir était épais, total. Je ne voyais pas mes propres mains. Seul un très mince filet de lumière pâle venait s'infiltrer par-dessous la porte. Il ne me restait plus qu'à tenter de dormir un peu, ça serait plus facile sans lumière... enfin, peut-être.

Pas de panique, surtout pas de panique...

Je fermai les yeux en tentant désespérément de ne pas songer aux choses étranges que mon compagnon voyait la nuit. Il disait être sensible aux choses surnaturelles, comme plusieurs membres de sa famille. Souvent, lorsqu'il se réveillait au beau milieu de la nuit, il surprenait une ombre humanoïde penchée par-dessus notre lit, nous observant dormir. Personnellement, je n'avais jamais rien vu de tel et préférais ne rien voir du tout. Ne rien savoir, même. L'idée que les gens qui sont morts dans cette maison continuent à y vivre, d'une certaine manière, et nous observe à chaque instant, m'était insupportable. J'en avais des frissons...

Le hurlement du vent dans les conduits avait remplacé l'horrible musique que tempêtait la radio. Finalement, dans le noir le plus sombre, je ne sais pas ce que je préférais. L'ambiance tournait au dramatique. Je tentais de chasser mes sombres pensées mais elles revenaient toujours au galop. Quand bien même mon compagnon disait vrai, quand bien même il y aurait vraiment des gens morts qui nous observaient la nuit, dans ma chambre d'enfance, les gens qui étaient morts dans ces murs-là avaient tous appartenus à ma famille. Ils ne pouvaient pas nous vouloir du mal. Mais qu'en serait-il ici, dans cette nouvelle maison ?

Un son rauque, comme un râle, s'échappa du conduit d'aération. J'ouvris les yeux et aperçus vaguement le reflet de la pâle lueur de sous la porte sur une espèce de lame. Je me raidis tandis que mon cœur accélérât sans cesse le rythme de ses battements.

Pas de panique, surtout pas de panique...

« Ce n'est que mon imagination, rien que mon imagination » me dis-je. Ce ne devait être que qu'un reflet sur mon ami R2D2. À nouveau je tentai de remplacer les images de meurtre que j'imaginai durant mon enfance par de beaux souvenirs, mais la peur avait déjà encre en moins ses profondes racines. Je me mis même à réciter la *Litanie Contre la Peur*, moult fois citée dans *Dune*, de Frank Herbert, l'un de mes romans préférés :

Je ne connais pas la peur, car la peur tue l'esprit. La peur est la petite mort qui conduit à l'oblitération totale. J'affronterai ma peur. Je lui permettrai de passer sur moi, au travers de moi. Et lorsqu'elle sera passée, je tournerai mon œil intérieur sur son chemin. Et là où elle sera passée, il n'y aura plus rien. Rien que moi.

Cette litanie semblait faire des miracles pour les personnages dudit roman. Parfois même certains l'utilisaient dans la vie réelle, et cela fonctionnait. A vrai dire, les paroles importent

peu. Le but étant que l'on se concentre sur autre chose que sur notre peur. Pourquoi cela ne marcherait-il pas pour moi ?

« PARCE-QUEEEEE ! » hurlait le bonhomme déguisé en « orangina rouge » de la pub télévisée. Repenser à cette vieille pub dans un moment pareil me fit sourire. C'est étrange ce pouvoir qu'à notre cerveau d'aller pêcher des souvenirs anecdotiques aux moments les plus inopportuns. Malgré tout, la litanie semblait avoir fait son effet. Mon précieux petit cœur battait à nouveau normalement.

J'ouvris les yeux, ou bien ne les avais-je pas fermés ? Il était bien difficile de faire la différence dans cette obscurité. Quelque chose passa devant moi. Quelque chose de grand, de forme humaine mais impalpable... comme une ombre, ou un fantôme. Ma voix bondit en même temps que mon cœur. Cette fois, je gardais les yeux écarquillés. Je n'avais aucune arme à portée de main, et je n'osais décoller mon dos du mur pour chercher le burin à tâtons. La chose émit le même râle que le vent dans le système d'aération alors qu'elle semblait m'observer.

Tétanisée par la peur, je collai mon dos à la paroi murale avec l'impression de m'y enfoncer. Mes doigts cherchaient désespérément quelque chose à quoi s'agripper mais ne trouvèrent que le nouveau parquet, complètement lisse.

Pas de panique, surtout pas de panique...

Un battement de cils et je me retrouvai comme transportée dans le temps. Le dressing avait disparu avec son nouveau parquet, le plafond mansardé, les étagères qui cachaient le mécanisme de ventilation double-flux et même le précieux mur contre lequel je m'appuyais deux secondes auparavant. Mon fidèle aspirateur au look de R2D2 avait lui aussi disparu. Seule cette chose abominable était encore là, face à moi.

A présent que les nouveaux murs avaient disparus, par je ne sais quelle magie obscure, la lumière de la lune – car visiblement il faisait déjà nuit – éclairait l'ensemble du grenier, tel qu'il était autrefois. L'être fantomatique était si décharné qu'il m'était impossible de dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Des cheveux hirsutes et décolorés, de grands yeux d'un gris d'acier entourés de cernes noirs et profonds, les joues creuses et la bouche entre-ouverte, la chose me regardait avec des envies de meurtres.

Pas de panique, surtout pas de panique...

« Pas de panique ?! C'est une blague ! » répondis-je à ma conscience, silencieusement. Je me trouvais face au pire de mes cauchemars. Comment ne pas céder à la panique ? Impossible. Mes dents claquaient, mes jambes étaient agitées de spasmes tant elles tremblaient. Je voulu reculer et me rendis compte qu'il n'y avait que le vide derrière moi. La paroi disparue, je me retrouvais assise au bord de l'escalier.

L'escalier ?! La sortie !

La Clenche

Doris Facciolo

Je risquais de me casser quelque chose en sautant dans les escaliers de cette hauteur, mais c'était ma seule échappatoire. Ne quittant pas des yeux l'esprit cadavérique qui me faisait face, je tentai de me mettre à genoux. L'être émit un râle de rage à mon encontre et j'eus tout le loisir de découvrir son haleine de tombeau. Il avait compris mon stratagème...

Sans avoir le temps d'émettre la moindre protestation, une force incommensurable me projeta à l'autre bout de la pièce, par-delà l'escalier central. Cette partie du grenier était devenue ma chambre, mais à présent c'est comme si nous n'y avions effectué aucun aménagement. Je ne sais comment je me retrouvai là car le monstre ne m'avait même pas touchée. Cette fois je ne pouvais plus rien contenir : des larmes chaudes s'écoulaient sur mes joues alors que ma voix frémissait sans que je ne le veuille. J'avais l'impression que ma poitrine allait exploser tant mon cœur battait fort à l'intérieur.

Sans trop savoir comment, je me senti décoller du sol, bras en l'air. Deux chaînes rouillées, attachées à la grosse poutre de chêne, vinrent entourer mes poignets, m'emprisonnant pour de bon. En un souffle, la créature m'avait rejointe. Les vieilles chaînes me faisaient atrocement mal, mais ce n'était rien comparé à ce qui m'attendait. J'allais mourir dans d'atroces souffrances, j'en étais persuadée. Tout ça à cause d'une putain de clenche !

Le cadavre ambulante sortit une lame hors de l'un des multiples plis de ses guenilles. Une lame en tous points identiques à celle que j'apercevais dans mes rêves d'enfant.

J'osais sortir un tremblant « pourquoi ? » à mon bourreau, mais n'obtins aucune réponse. J'allais mourir sans même savoir pour quelle raison. Atroce.

Je pouvais bien mourir de maladie, écrasée par un bus, dans un accident idiot ou même assassinée... mais pas sans savoir pourquoi.

La lame glacée vint caresser ma joue gauche en y laissant une ligne sanglante et douloureuse. Je fermai les yeux et demandai encore « pourquoi ? », sachant très bien que la chose, trop morte pour posséder la capacité de parler, ne me répondrait jamais. Mon heure était venue, je sentais la lame parcourir mon corps à quelques centimètres à peine de ma peau. Plus que quelques minutes et le sac de chair serait ouvert, répandant ma vie sur le sol grinçant du grenier poussiéreux, dans un autre temps.

Au loin, une porte claqua. Le fantôme du passé se volatilisa subitement, émettant un dernier râle hargneux. Mes liens de rouille se délièrent et je tombais lourdement au sol, éclatant d'un long sanglot sonore. L'obscurité totale était revenue. Était-ce déjà fini ?

« Mamour ? » cria mon conjoint d'un air interrogateur, un étage plus bas.

« OUI !!! » hurlais-je en réponse « Je suis coincée ! ».

Il grimpa les marches quatre par quatre et ouvrit la porte du dressing, qui ne possédait une clenche que du côté du couloir.

La Clenche

Doris Facciolo

Avais-je rêvé ? C'était probable. Le grenier était à nouveau aménagé en chambre et dressing, sans l'ombre d'un fantôme ni de chaîne rouillée.

Je sautai au cou de mon libérateur, heureuse de sortir de cet enfer.

Les poignets ainsi en face des yeux, je constatai avec effrois qu'ils étaient meurtris et couverts de traces de rouille.